

HUBERT FRANÇOIS

# DULMAA

ROMAN



*éditions*

THIERRY MARCHAISSE

Extraits – Dulmaa – Hubert François  
éditions Thierry Marchaisse 2016

# WELCOME TO MONGOLIA

Le fer de la hachette frappa le sommet de son crâne avec le maximum de force et de précision. Il s'enfonça presque entièrement dans la boîte crânienne, provoquant un horrible craquement d'os. La vieille femme tomba au sol, mains tendues vers l'*ulzii* jaune d'un tapis de prières. Deux bougies éclairaient la salle, placées sur un de ces longs pupitres où l'on range les carnets tibétains utilisés lors des cérémonies. Leur flamme, bien droite, projetait une ombre sur la scène de mon crime. J'y reconnus ma mère.

Je sortis du monastère, sous la maigre clarté d'une lune finissante, enfourchai mon cheval et le dirigeai vers une minuscule lumière qui brillait au loin dans *menengin tal*, la steppe où les yeux se perdent. Des cavaliers surgirent de l'obscurité, derrière moi, leurs épées sorties du fourreau. Je passai au galop, calmement, de manière à maintenir les poursuivants à distance sans fatiguer mon cheval. Il me suffisait d'être légère, de ne pas gêner sa foulée, de laisser parler sa vitesse. Je lui chuchotai à l'oreille : « Allez, Xurdan, montre que tu portes bien ton nom ». Une fois leurs montures épuisées à vouloir me rejoindre, mes adver-

saires ne purent qu'abdiquer : l'un après l'autre ils disparurent dans le lointain.

La lumière était maintenant toute proche, simple fenêtre éclairée d'un immeuble sans âme, posé au milieu de la steppe. Juste devant l'entrée trônait un toboggan rouge flambant neuf. Un vieux chien énorme semblait m'attendre à côté, l'air complice. Je laissai Xurdan sous sa garde et entrai.

Une ampoule suspendue en haut de la cage d'escalier éclairait très mal la montée. Mais, après quelques volées de marches, j'entrevis un filet de lumière qui m'indiqua l'appartement que je cherchais. J'ouvris la porte sans frapper et tombai sur ma tante Tselmeg, embrassant fougueusement un moine bouddhiste en grande tenue. Ils étaient tous deux attablés, un immense plat de mouton bouilli à portée de main.

« *Sain bain uu minii duu?* Comment vas-tu, ma nièce? m'accueillit-elle, aucunement gênée, tandis que le moine sortait de son *deel* un objet rectangulaire et se mettait à psalmodier. Tu as trouvé ta mère? » Ses yeux s'attardaient sur mon visage, mes mains, mes vêtements, et je réalisai qu'ils étaient couverts de sang. Elle savait.

« En Mongolie, on ne tue pas les anciens », continua-t-elle, neutre.

En France non plus, voulus-je répondre. Mais, à la réflexion, je n'en étais plus si certaine.

« Ton grand-père vient de sortir. Tu ne l'as pas croisé? »

— *Ovoo?* Non. Je n'ai vu personne. »

Je dévalai l'escalier sombre pour le retrouver mais butai contre quelqu'un, planté au milieu des marches. L'inconnu

jeta une couverture sur moi sans dire un mot et m'empoigna violemment. Je commençais à l'insulter en mongol, à me débattre comme je pouvais, lorsque j'entrevis un visage.

Une hôtesse russe, grande blonde aux ongles de rapace, me secouait l'épaule à peine poliment : « *Landing, fasten your seatbelt please* ». Je sortis de mon cauchemar, hébété, un cri de terreur encore dans la gorge, et m'y repris à trois fois pour boucler ma ceinture. Le commandant de bord nous annonçait un temps clair à Ulaanbaatar et treize degrés Celsius au petit matin. Je n'avais dormi que quelques minutes, mais gardais l'impression étrange d'avoir changé, et même, encore plus bizarrement, d'avoir fait le rêve de quelqu'un d'autre ! Quel rapport avec moi ? Elisa Legrand, si française, si ordinaire, à peine capable de tenir à cheval. Qui était cette meurtrière, guerroyant presque avec plaisir dans la steppe contre des cavaliers mongols ? Et d'où lui venaient ce cheval, ce chien que j'avais l'impression de connaître depuis toujours ? Ils en feraient leur miel, les lamas, les chamans et autres sorciers locaux, si je leur racontais ça. Dieu sait quelles prophéties ils pourraient bien y voir !

Le pilote posa l'Airbus tout en douceur et nous roulâmes tranquillement sur la piste unique de l'aéroport Chinggis Khan. Après les démarches habituelles, je me retrouvai dehors avec mon chariot, dans cet état détestable qui suit une nuit en avion : harassée, l'esprit confus, la peau collante, le visage gonflé, les yeux secs et l'impression d'être sale. Quelques chauffeurs de taxi m'interpellèrent avec insistance, jusqu'à ce que j'arrive à l'autocar de la ligne 22

qui allait m'emmener au centre-ville pour 400 tugriks, environ 20 centimes. Dans l'affairement de l'arrivée, mon rêve s'était presque complètement estompé, hormis cette sensation de puissance, de chevauchée de légende, qui ne me quittait pas. Il était sept heures du matin, le soleil se levait dans la fraîcheur et la lumière d'un matin d'été, sous ce ciel bleu si familier.

Je descendis à Sukhbaatar Square, la place principale de la ville, rebaptisée depuis peu place Chinggis Khan. Plusieurs statues récentes du conquérant en armure, énormes et menaçantes, gardaient la nouvelle extension du palais présidentiel, toisant la vieille statue de Sukhbaatar, l'ex-héros soviétique, qui apparaissait maintenant minuscule. En cette heure matinale, l'immense espace était encore presque désert : on y voyait juste un balayeur dans son vêtement bleu-orange, trois jeunes Occidentales au pied de la statue du Lénine mongol, et un photographe pour touristes, qui déballait son équipement devant une boutique de souvenirs installée dans une *ger* – cette tente nomade en feutre que nous appelons « yourte ». Je ne m'attardai pas dans la contemplation du lieu : j'avais ma tâche à accomplir. Plus je la retarderais, plus elle deviendrait difficile.

Après toutes ces années, je connaissais encore le chemin par cœur. Je partis à pied, mon gros sac sur le dos, longeai le palais présidentiel par la gauche, puis la façade du musée d'histoire naturelle. Je tournai à droite sur le *Baiga toyruu*, puis à gauche, juste avant la *tavdugaar surguül*, l'école du cinquième district, face à laquelle se trouvait à présent un buste sévère d'Atatürk, dont on ne voyait pas très bien ce qu'il faisait là.

Dans une minute, j'allais peut-être retrouver ma mère, et elle n'en savait rien. Est-ce qu'elle me reconnaîtrait seulement? J'avais à peine dix ans quand elle est partie. Comment réagirais-je? Et la famille? Oh, bien sûr, je serais accueillie, on me proposerait à manger et un lit, mais qui voudrait bien répondre à mes questions, déterrer de vieilles histoires? Mettre des mots sur les tourments intimes, les affects, on ne fait jamais ça ici. Remettre en cause ses parents, c'est encore moins concevable.

J'arrivai dans le quartier où j'avais grandi et traversai mon terrain de jeux. Je m'attendais à voir Orintsegtseg, mon amie d'enfance, me faire signe du haut des espaliers. Qui sait ce qu'elle était devenue! Un jardinier fatigué arrachait des touffes d'herbes folles, à distance respectueuse d'un chien qui paraissait garder les lieux. Un autre coupait à la scie les jeunes arbres morts pendant l'hiver pour en replanter d'autres. Le vieux toboggan en ferraille de mon enfance avait disparu. Curieusement, à sa place, se dressait le toboggan rouge de mon rêve. Il détonnait au milieu des autres jeux à moitié détruits.

Notre immeuble était encore debout. D'une demi-douzaine d'étages, il n'avait rien de particulier. C'était une de ces barres décrépites comme il y en a tant, aux balcons presque tous fermés par des vérandas bricolées. J'avais vécu là mes premières années avec mon père et ma mère, dans l'appartement numéro 15, au quatrième étage. Il appartenait alors pour moitié à nous et pour l'autre moitié à ma tante Tselmeg, sœur aînée de ma mère. Mais tout un chacun, dans la famille élargie, pouvait venir y habiter selon les moments et les besoins. Avec trois pièces et cin-

quante mètres carrés, il pouvait compter jusqu'à une vingtaine de résidents quand la famille nomade descendait à Ulaanbaatar. Il était possible que je débarque au milieu d'une petite foule.

Je me retrouvais en ces lieux d'enfance et de nostalgie où je n'étais plus revenue depuis dix ans. En montant les marches, dans l'escalier obscur à la rambarde dégingluée, j'avais du mal à croire à ce que je faisais, du mal à ressentir des émotions claires, si ce n'est une brève frayeur lorsqu'un grand homme, le visage baissé et masqué par la visière de sa casquette, me croisa en surgissant soudainement de la pénombre. Il avait déjà descendu deux étages lorsque je réalisai que sa haute taille et sa démarche un peu voûtée ne pouvaient être que celles de mon grand-père, mon *Ovoo*. Trop tard... Je n'osai pas l'appeler, mais le fait de l'avoir croisé me rassura. De toutes les rencontres que je pouvais faire en Mongolie, c'était la seule qui ne m'embarrassait pas. Bien au contraire, j'avais hâte de le retrouver. Porte numéro 15, je toquai avec retenue, comme il se doit, une longue série de coups rapprochés. En entendant les boitillements sur le parquet, je sus qui venait m'ouvrir.

« *Xen be?* Qui est-ce? demanda ma grand-mère – *Emee*, en mongol – derrière la porte.

— *Elisa, Dulmaguine duu.* Elisa, la fille de Dulmaa », répondis-je. Et après deux secondes de silence j'ajoutai : « *Tanii ach oxin*, ta petite-fille ».

Encore quelques secondes d'attente et puis elle ouvrit. J'avais devant moi une vieille petite personne, toute ronde et fripée. Elle me regardait, désespérée, incapable de réagir à l'inattendu qui venait de frapper à sa porte.



« *Or, suu.* Entre, assieds-toi », me dit-elle automatiquement.

J'enlevai mes chaussures et me dirigeai vers le salon, dans le fauteuil au fond à gauche, place des invités. Derrière moi, une étagère bon marché croulait sous un fouillis instable de statuettes et gravures bouddhistes, d'offrandes, de moulins à prières, de photos de famille et du Dalai-Lama. La moindre pichenette aurait pu les faire s'effondrer. Ultime malédiction ! Cette manière d'entasser et de remplir, que l'on retrouve sur les tables des repas de fête, avait toujours horripilé mon père, très mal à l'aise à l'idée de commettre involontairement des sacrilèges. Des photos d'Ovoo, à tous les âges de la vie, parsemaient également les rayons du meuble : un homme se sachant beau, exagérant gaiement les poses, avec juste ce qu'il fallait de dérision. J'aurais tellement voulu qu'il soit là ! Il aurait rendu les choses plus faciles. Ma grand-mère devait penser la même chose.

Quand nous retournions en Mongolie, les étés de mon enfance, j'avais assez peu de relations avec elle. C'était une femme bienveillante, toujours prête à rendre service, mais qui semblait incapable de porter attention à un enfant plus de dix secondes de suite. En revanche, elle multipliait les visites au monastère, les consultations astrologiques, les rituels, les prières et les conjurations censées prémunir ses proches des accidents de la vie. Mon père lâchait parfois à son propos des remarques acides, sans se douter que je l'écoutais : « Pendant qu'elle prie pour les enfants, elle oublie de les embrasser ou de leur donner à manger ». J'en étais arrivée

à la conclusion qu'elle cherchait constamment à échapper à la vie domestique, pour des raisons qui lui appartenaient.

Je me suis souvent demandé s'il y avait là une explication à la conduite de ma mère vis-à-vis de moi, mais cette idée ne m'a jamais satisfaite. Nous ne sommes pas voués à reproduire ce que nous avons subi ; nous y puisons plutôt, avec hypocrisie, de quoi justifier nos lâchetés : comment peut-on bâtir une famille, faire naître des enfants puis laisser aux autres le soin de s'en occuper, tout cela sans le moindre dilemme, sans la moindre souffrance morale, sans même la possibilité d'admettre qu'il y a là quelque chose de discutable ?

Je ne sais pas ce que les uns ou les autres de ses enfants ont pu dire à ma grand-mère au fil du temps mais, quant à moi, je ne pouvais laisser ma mère s'en tirer comme ça.

J'étais à peine assise qu'Emee téléphonait déjà à ma tante Tselmeg, responsable d'une ONG américaine dans le pays et qui, en tant que fille aînée, avait toujours décidé de tout dans la famille. Mon père l'aimait bien. Il lui trouvait une personnalité complexe, le sens de la dérision. Dans mon souvenir, c'était aussi une très belle femme.

Assise, immobile et n'ayant rien à faire, j'observais ma grand-mère verser de l'eau, du lait et du sel dans une grande casserole pour m'offrir le *suutei tsai*, le thé salé, une des boissons de bienvenue en Mongolie. Le malaise était évident : elle évita de croiser mon regard quand elle me servit. D'ailleurs, depuis l'instant où elle m'avait reconnue, je crois qu'elle ne m'avait plus regardée une seule fois. Elle s'assit de l'autre côté de la pièce, à la table du coin cuisine. Nous avalâmes chacune quelques gorgées de notre boisson brûlante.

« *Bi eejtegee uulzaxaar irlee*. Je suis venue voir ma mère », dis-je entre deux slurps sonores.

Ma grand-mère regarda au loin par la fenêtre, cachée derrière son bol. Puis l'ayant reposé, elle examina le dos taché

de sa main posée sur la table. Son portable sonna et lui offrit une échappatoire. C'était Tselmeg, qui annonçait son arrivée imminente. Je savais qu'il ne se passerait rien d'ici là et filai sur le balcon, m'épargnant quelques minutes supplémentaires de tête-à-tête silencieux.

La chaleur montait, le square en bas était presque désert. Une jeune femme trop maquillée en jupe et chemise, portant un parapluie ouvert en guise d'ombrelle, traversait la place en diagonale. En la croisant, un jeune officier en costume d'apparat, un peu cabotin, lui décocha un sourire. Je plissai les yeux sur le militaire : on aurait cru mon grand-père, descendu d'une des photos sur le meuble. Celle des années soixante-dix, avec la petite moustache arrogante. Il se sentit observé et leva les yeux vers le balcon. Je reculai dans l'ombre.

Petite, je passais de longues journées ici. Souvent dans un ennui profond qui durait jusqu'au soir, quand la température ambiante permettait à nouveau de sortir. Entre les deux, il fallait s'occuper à la maison. Papa jouait souvent avec moi, mais il ne tenait pas tout l'après-midi. Il y avait aussi, bien sûr, la télé, dont je me lassais vite, et quelques jouets chinois bon marché ayant trop servi. Vers le milieu de l'après-midi, mon activité devenait incessante, sans objet sur lequel se fixer, et tournait en agitation désagréable qui usait la patience des adultes jusqu'à la crise, les cris, les pleurs, les punitions. Parfois, aussi, jusqu'aux disputes entre mes parents. Mon père accusait ma mère, quand elle n'était pas sortie, d'être toujours au téléphone ou à la cuisine et de ne jamais se consacrer à moi. Il ne devait pas être complètement dans le faux, vu ce qui est arrivé ensuite.

Curieusement, quand ils se déchiraient, il y avait comme un élastique qui se détendait en moi, je ressentais en même temps de l'effroi et du soulagement.

Le Toyota de ma tante Tselmeg se gara en bas, au pied de l'immeuble, en cognant lourdement du pneu un bord de trottoir. Elle avait toujours très mal conduit. Me voyant sur le balcon, elle fit un petit signe de la main, avant de s'engouffrer dans l'entrée et de sonner une poignée de secondes plus tard, essoufflée par la montée. Elle avait pris vingt ou trente kilos, perdu la finesse de ses traits et les jolies courbes de son corps. Elle tomba dans un fauteuil, à ma gauche, se releva, m'embrassa, retomba dans le fauteuil et entama la discussion dans son anglais parfait :

« *Welcome to U.B.*, ma nièce. » Comme la plupart des citadins, elle n'appelait la capitale que par ces initiales. Elle m'accueillit à la mongole, le plus simplement du monde : « Le voyage s'est bien passé ? Quand es-tu arrivée ?

— Ce matin, par le vol Aeroflot.

— Pas trop fatiguée ?

— Comme après un vol de nuit. Je dormirai ce soir. »

Je la voyais fixer mes oreilles. C'est toujours ce qu'ils regardent en premier, ici. Allez savoir pourquoi ! « Comme tu es mince... Dire que j'étais comme ça moi aussi ! » Elle m'examina plus complètement. « Tu as les oreilles de ton père, son grand front, ses expressions. Mais tu ressembles aussi beaucoup à ta mère, tu as son petit nez et ses cheveux lisses, en plus clair. » Machinalement, j'aplatis de la main les deux uniques bouclettes que j'avais sur les tempes, et qui me faisaient depuis toujours comme des petites cornes

de diabolotin. « Et toujours tes grands yeux noirs ! Dis-moi, comment va ta famille paternelle ?

— Mes grands-parents vieillissent bien. Ils m'aident beaucoup. Je fais des études de médecine à Paris. Papa est mort depuis quelques mois, un cancer. »

Une tristesse sincère apparut sur le visage de ma tante.

« C'était un homme bien, un très bon père quand tu étais petite. Et il avait toujours le souci de faire vivre en toi la culture mongole, alors que ma sœur, malheureusement, ne s'en souciait guère.

— Il t'appréciait aussi. Tu le faisais rire. Il m'a parlé souvent de votre première rencontre. Alors qu'il évoquait l'hospitalité mongole, tu lui avais répondu "C'est parce qu'on espère toujours que vous allez sortir une bouteille de vodka". Il n'a compris que tu blaguais que longtemps après.

— Je ne blaguais pas, rétorqua-t-elle dans un demi-sourire. Où est ta bouteille ? »

Son portable émit une sonnerie tapageuse. Elle lut un texto et rappela son émetteur pour lui expliquer un détail que, visiblement, il aurait dû connaître. Elle raccrocha en soupirant, puis posa ses yeux sur les miens et lâcha la question pour laquelle elle était venue :

« Qu'est-ce qui t'amène dans notre beau pays ? »

Une inflexion dans sa voix rendait la question presque ironique.

« Je voudrais voir ma mère, lui dire que papa est mort, comprendre pourquoi elle nous a laissés. Je voudrais aussi lui rappeler que je suis là, que j'existe. »

Nous gardâmes un silence recueilli, les yeux baissés. Emee

avait trouvé à s'occuper : elle était partie farfouiller dans le capharnaüm du petit bureau contigu, qui faisait également office de débarras. Tselmeg finit par reprendre la parole :

« De tels désirs, ici, peuvent être considérés comme malvenus. Ce sont les enfants qui sont redevables vis-à-vis de leurs parents, pas l'inverse.

— Et c'est bien commode pour les adultes.

— C'est mon pays. Allume la télé : tu ne verras que des gros types qui chantent *Merci maman* en pleurnichant.

— Ce n'est pas normal de demander à sa mère pourquoi elle a disparu complètement, d'en être... contrariée ?

— Laisser un enfant à la garde d'une autre personne est très commun. Ton grand-père, Owoo, a été confié à un cousin éloigné. Moi-même, j'ai grandi avec mes grands-parents maternels, pendant que mon père et ma mère étudiaient à Moscou. Toi, d'une certaine manière, tu as été confiée à ton père et à ses parents. Rien d'exceptionnel ou de critiquable. »

À mesure qu'elle déroulait son propos, ses yeux exprimaient tout le cynisme dont elle était capable. Je commençais à appréhender l'étendue de son intelligence.

« Toi, ma tante, tu as élevé ton fils seule depuis sa naissance, en exerçant d'énormes responsabilités professionnelles, cela n'a pas dû être facile. Pourquoi ne pas l'avoir donné ? »

Je faisais référence à mon cousin Togo, qui devait avoir environ dix-huit ans. Dans mon souvenir, quelque chose comme une tempête hurlante, pleurante, avide et très gentille. Ce qu'on appellerait chez nous un « hyperactif ». Ici,